

Recherches sociographiques



René HARDY et Normand SÉGUIN, *Forêt et société en Mauricie*

Gilles Pronovost

Volume 25, numéro 3, 1984

Immigrants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056122ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056122ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pronovost, G. (1984). Compte rendu de [René HARDY et Normand SÉGUIN, *Forêt et société en Mauricie*]. *Recherches sociographiques*, 25(3), 483–484.
<https://doi.org/10.7202/056122ar>

René HARDY et Normand SÉGUIN, *Forêt et société en Mauricie*, Montréal, Boréal Express/Musée national de l'Homme, 1984, 222p.

Le sous-titre de l'ouvrage annonce : « La formation de la région de Trois-Rivières 1830-1930 ». Appuyés d'une solide documentation, forts d'une expertise indéniable patiemment cultivée au fil des ans, René Hardy et Normand Séguin nous livrent le résultat de leurs travaux de recherche ; il faut ajouter que de tels travaux ont permis l'encadrement et la formation d'étudiants gradués, dont l'apport original est souligné par les auteurs.

Comment donc s'est formée cette région ?

Des entrepreneurs capitalistes du XIX^e siècle, majoritairement anglophones, exploitent une ressource naturelle relativement abondante — la forêt mauricienne — au gré des conjonctures économiques ; l'État québécois en formation pratique une politique de « l'après-coup », tentant difficilement ou malhabilement de régulariser l'exploitation forestière, sous forme de directives, de formules de concession, de surveillance occasionnelle, voire de confiscation, et en profite au passage pour s'assurer de quelques entrées de fonds sans doute insignifiantes par rapport aux profits des entrepreneurs.

L'industrialisation de la région, à partir de la fin du siècle dernier (notamment par l'implantation de grandes compagnies de pâtes et papiers), fera en sorte qu'un mouvement de concentration encore plus net prendra place, de telle sorte que, « au début des années trente, presque tout le territoire forestier concédé en Mauricie était maintenant contrôlé par des entreprises de pâtes et papiers » (p. 38). Et les auteurs de conclure : « Le cas mauricien présente ainsi un exemple particulièrement suggestif du mouvement d'appropriation de l'espace forestier par les grandes forces économiques qui procédèrent aux XIX^e et XX^e siècles à la mise en valeur des forêts. En consacrant le primat des grandes organisations dans l'exploitation forestière, la législation avait nettement favorisé l'assujettissement des petits entrepreneurs dans des tâches de sous-traitance. » (P. 39.)

Pour exploiter la forêt, au sens littéral et péjoratif du terme, les industriels avaient besoin de réseaux de communication et de transport. Estacades, barrages, routes, chemins de fer, tapissent progressivement le territoire, selon un partage des coûts et des profits tout à l'avantage des exploitants ! Ainsi, les pouvoirs publics défraient le coût du dragage et des routes, financent la construction des chemins de fer, l'aménagement du port ; les grandes compagnies s'occuperont des principaux barrages, source d'énergie hydro-électrique particulièrement lucrative. C'est ainsi qu'un « espace régional » se forma progressivement, dont les contours sont dessinés par les impératifs de l'activité économique (chapitre 2).

Sur ces bases matérielles et économiques se forme encore un « monde », rural (chapitre 5) et urbain (chapitre 6). Les auteurs n'osent écrire : se forme une culture rurale, ou urbaine. Quoi qu'il en soit, la description du milieu rural fait état de la colonisation épousant le cycle forestier, du développement d'une économie agro-forestière typique, conjuguant une agriculture d'auto-subsistance, sinon d'insuffisance, au travail hivernal en forêt, et au sujet duquel on se demande si ce n'est pas l'agriculture qui finalement devient l'occupation d'appoint. Ici, pas de « marche triomphante » (p. 148) du mouvement de colonisation, mais un peuplement progressif, nettement relié à l'économie forestière, jusqu'à la limite des terres cultivables. Il faut souligner la stratégie implicite qui se dégage des données connues, de la part des familles de peuplement. En plus, bien sûr, de se hâter d'occuper les meilleures terres, une famille relativement jeune et de plus petite taille venait s'établir dans une paroisse nouvellement fondée ; le père s'occupait de défricher, cultiver, etc., pendant qu'il envoyait son ou ses fils célibataires travailler aux chantiers ; il arrivait sans doute souvent qu'une famille n'ayant que de jeunes enfants vienne s'établir, auquel cas le travail en forêt devenait l'activité première en attendant ou en espérant que l'agriculture prenne le relais, supportée par le travail des enfants d'âge mûr. Si l'aventure s'avérait finalement un échec, le ménage, vieillie,

repartait sans doute vers la ville ou encore, vers un village voisin en quête de main-d'œuvre. Dans le cas de la création de villes industrielles, on peut observer le même mouvement : les immigrants étaient relativement jeunes — très souvent dans la vingtaine et fort entreprenants (par exemple, à Shawinigan, en 1901, le premier détaillant de boissons alcooliques a vingt-trois ans). Bref, une aventure familiale totale que celle-là, source d'insécurité, portée par les aléas de l'économie, finalement fort mal connue.

Le chapitre quatre, traitant des conditions de vie des travailleurs forestiers, suscite l'attention, par une description soignée et étendue de l'organisation et la division du travail, des salaires, du logement, de l'hygiène et de l'alimentation ; comme le soulignent Hardy et Séguin, l'image folklorique du « chantiersard » (comme on dit : banlieusard) obnubile une réalité au contraire sombre et difficile, décrite avec force détails dans l'ouvrage.

Quant au chapitre sur le monde urbain, il ne s'agit pas d'une étude des conditions de vie en milieu urbain, ce qui débordait manifestement du cadre de l'ouvrage. Déjà, et modestement ville de service, Trois-Rivières verra sa situation modifiée par les activités forestières de l'arrière-pays, mais non pour autant altérée radicalement. Ce n'est qu'au XX^e siècle, avec la venue des grandes compagnies de pâtes et papiers, que se démarquera plus nettement la « ville » des campagnes environnantes. L'accent est ainsi mis sur la transformation du tissu urbain par l'économie forestière, d'abord par l'articulation de la ville au commerce du bois, au XIX^e siècle, puis par la métamorphose qu'introduisit l'ampleur des investissements dans le secteur des pâtes et papiers au XX^e siècle.

L'ensemble de l'ouvrage est abondamment accompagné d'une iconographie abondante qui suscite l'envie et l'admiration.

Il faut évidemment faire état de quelques réserves. À l'exception du chapitre sur les conditions de vie en forêt, l'ouvrage s'en tient prudemment à l'étude de l'infrastructure, des conditions économiques et matérielles. Point ou peu de données sur la culture paysanne ou urbaine, les modes de vie, l'organisation sociale et politique, les composantes démographiques. En toute justice, précisons que telle n'était d'ailleurs pas l'intention de Hardy et Séguin, et que la conclusion de l'ouvrage reconnaît expressément les limites de l'étude, tout en ouvrant une petite brèche vers la considération d'autres aspects, culturels et socio-économiques. C'est, je crois, la remarque critique majeure qu'on retiendra : politique et culture sont pratiquement absents ; il manque encore beaucoup de chapitres à l'étude de la société en Mauricie.

J'ajoute quelques remarques de détails. La tradition des renvois des notes à la fin de l'ouvrage me semble discutable, car certaines références sont d'un grand intérêt. On aurait aimé également une liste des tableaux ainsi qu'une bibliographie systématique.

Gilles PRONOVOST

Université du Québec à Trois-Rivières.

Maurice DRAPÉAU et Jean-Guy GAGNON, *Défaire la défaite. Histoire des luttes des paroisses du Bas-du-Fleuve*, Rimouski, Société d'aménagement intégré des ressources de l'Est du Québec (SAIREQ), 1982, 116p.

Disons-le tout de suite, pour qu'il n'y ait pas d'équivoque possible, *Défaire la défaite* n'a rien d'une étude sociologique d'universitaire. Ceux qui voudraient y trouver de nouvelles données ou analyses leur permettant d'approfondir leurs réflexions sur les luttes régionales seront déçus. Il n'y a